

GREIF, Hans-Jürgen et BOIVIN, Guy, *Le temps figé*, Québec, L'instant même, 2012, 277 p.

Patrick Bergeron

Volume 25, numéro 1, automne 2012

Le vieillissement et sa diversité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018237ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018237ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, P. (2012). Compte rendu de [GREIF, Hans-Jürgen et BOIVIN, Guy, *Le temps figé*, Québec, L'instant même, 2012, 277 p.] *Frontières*, 25(1), 183–185.
<https://doi.org/10.7202/1018237ar>

GREIF, Hans-Jürgen et BOIVIN, Guy

Le temps figé

Québec, L'instant même, 2012, 277 p.

■ Patrick Bergeron

Ce n'est pas la première fois que Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin proposent un roman écrit à quatre mains. Leur collaboration précédente remonte à 2007, alors qu'ils signaient le mémorable « roman en portraits » *La bonbonnière*, décrivant, sur sept générations, la réalisation d'une funeste prédiction émise par un aïeul perspicace : la disparition de la lignée des Boiteau. Avec pittoresque et truculence, les deux auteurs avaient réussi à composer l'un des plus saisissants portraits du Québec à l'heure où, de société agricole, celui-ci s'engageait à plein dans le processus de la modernité.

Cet intérêt pour l'histoire avec un petit h, Greif et Boivin le réactivent dans *Le temps figé*. Le narrateur, Denis Giroux, a entrepris de relater l'histoire de sa mère, Pauline Métivier, une « femme ordinaire » qui, à l'instar de la plupart d'entre nous, ne laissera pas de trace particulière derrière elle après sa mort. Pensionnaire d'un CHSLD, elle est « figée » depuis quatre ans dans l'attente de la mort après qu'un AVC l'eut terrassée. Les visites assidues que lui rend son fils Denis sont l'occasion, pour celui-ci, de remonter le cours du temps et d'évoquer l'histoire de sa famille. Elles fournissent également aux deux romanciers le prétexte tout trouvé pour susciter une réflexion sur le statut des aînés au Québec et leurs conditions de vie dans les centres de soins de longue durée. Le tableau n'est guère reluisant. L'un des grands mérites du *Temps figé* est d'inviter ses lecteurs à un examen de conscience collectif. Dans le contexte pas seulement national, mais planétaire, du vieillissement des populations, un changement de mentalités est de mise pour que cesse le confinement des personnes âgées dans des mouiroirs.

Conformément à la tradition réaliste du roman – les années que Greif a passées à enseigner Flaubert, Maupassant, Zola ou

Gide à l'Université Laval ont forcément influé sur son approche du matériau narratif –, les auteurs s'abstiennent de juger ou de s'indigner; ils se contentent de dépeindre la réalité des CHSLD telle qu'ils l'ont observée, ou telle qu'ils s'en sont imprégnés en recueillant une masse d'informations sur le sujet. Cette conception du travail littéraire semble en voie de se perdre à l'ère des médias sociaux et des communications instantanées; elle est pourtant l'une des plus sûres manières de donner l'heure juste sur des questions brûlantes.

Quiconque est déjà familier avec les autres romans et nouvelles de Hans-J. Greif sait que cette patiente appropriation de ses sujets correspond à son *modus operandi*. Rares sont les écrivains capables de renouveler autant leur inspiration d'un livre à l'autre. De la mélomanie présente dans *Solistes* (1997) et *Orfeo* (2003), de l'érudition joliment distillée dans *Le jugement* (2008) et *Job & compagnie* (2011) jusqu'aux histoires étonnantes imaginées dans *L'autre Pandore* (1993), *Le chat proverbial* (2009) et *M.* (2010), on éprouve un doux dépaysement en lisant chaque nouveau texte de Greif. Bien sûr, celui-ci a, comme tout créateur, ses thèmes de prédilection, tels la peur de la mort, la solitude, le désaccord entre individus ou la quête du bonheur avec ses inévitables ratés. Il y a certainement un fil directeur qui traverse toute l'œuvre de Greif: la subtilité du regard promené sur le monde, l'attachement à l'être humain, l'ironie (volontiers mordante, mais jamais méprisante), l'amour de l'écriture élégante et précise. *Ex ungue leonem* («On reconnaît le lion à sa griffe»), dit un proverbe latin. Tous les livres de Greif réaffirment cette conception du travail d'écrivain. Cependant, peu d'auteurs mettent autant d'efforts à ne jamais servir de réchauffé à leurs lecteurs. C'est pourquoi l'univers narratif de Greif peut à la fois être habité par un castrat des temps modernes, par un peintre suisse de l'époque de la Réforme, par un patriarche iduméen et par un maître relieur québécois.

Relieur d'art, tel est le métier exercé avec minutie, adresse et abnégation par Denis Giroux, le narrateur du *Temps figé*. Le rapport de Denis à son art et la façon dont l'enseignement du maître Silberman pénètre en lui à travers les ans sont à la

base d'une autre voie empruntée par le récit de Greif et Boivin. La richesse du *Temps figé* provient de son caractère de roman à tiroirs, c'est-à-dire de sa tendance à enchâsser différents récits secondaires au corps de l'intrigue principale. Nous ne faisons pas que suivre un fils dans les affres de la maladie de sa mère ; nous accompagnons également un artisan dans son amour des belles reliures.

Mais les choses ne s'arrêtent pas là : *Le temps figé* est aussi un roman sur l'amitié entre des femmes d'âge mûr ; sur les différends familiaux, en particulier entre frères et (belles-) sœurs ; sur l'amour et la maladie (le cancer dont meurt Lydia, la femme qu'aime Denis) ; sur le poids de l'hérédité (l'héritage des Giroux confronté à celui des Boissy) ; sur la ville de Québec, dont Greif et Boivin offrent une image nuancée et exacte. Diverses figures d'ânés sont particulièrement dignes de mention. C'est le cas pour Alphada et Gudule, ces deux pensionnaires du Manoir Bon Repos, ainsi que pour Joseph (le grand-père de Denis), cet ignoble vieillard qui voulut (et faillit) mourir centenaire et qui mena la vie dure à sa bru. À n'en pas douter, au moment de prénommer leur personnage « Pauline », Greif et Boivin se sont souvenus de Pauline Quenu, l'héroïne du roman de Zola *La joie de vivre* et la sœur en résilience de Pauline Métivier. Quant à la « joie de vivre », elle ne dure qu'un moment ; autant en profiter au passage, car le Temps, lui, ne ralentira pas sa course pour nous.